

Henri Ebel (1849-1931)

Un peintre alsacien atypique, à (re)découvrir

René Schickele lui a consacré un chapitre entier dans son ouvrage «Die Grenze»¹, et ce n'est pas un hasard. Il a connu le peintre, salué son talent et vu en lui le symbole d'une Alsace rhénane ouverte à la culture et aux influences venues des deux rives du Rhin.

Henri Ebel est né dans le Palatinat en 1849, à Gimmeldingen. Fils cadet d'une famille de vignerons de sept enfants, il quitte son village natal à seize ans pour rejoindre son frère, de dix ans son aîné, installé comme décorateur et peintre d'église à Fegersheim, en Alsace alors française. Les raisons de cette émigration sont certainement d'ordre économique, l'Alsace et ses nombreux édifices religieux offrant, à l'époque, beaucoup d'opportunités de travail. Pour le jeune Ebel, ce départ est un déchirement comme il l'exprime dans l'un de ses poèmes (car Henri Ebel s'adonnait aussi à cet art) intitulé «*Eine Lebensjeremiade in einer grösseren Ballade*» :
*"So zog ich nun mit schwerem Herzen
 Vom lieben Vaterhaus fort;
 Der bittere Abschied brachte
 Schmerzen.
 Gott sei mit dir, du trauter Ort !.."*

Formation à Munich

Henri Ebel s'installe à Fegersheim, où il restera jusqu'à la fin de sa vie, en 1931. Le village est sa source d'inspiration. Mais sa carrière débute avec la peinture religieuse. Son frère Philippe, qui restaure des peintures d'église, lui apprend le métier. Et c'est encore Philippe, conscient du talent de Henri, qui l'encourage



Coucher de soleil sur la plaine (1910), tempers sur carton, 51 x 69 cm, collection particulière.

à suivre une formation professionnelle dans la célèbre Kunstgewerbeschule de Munich en 1875-1876. Cette formation a sans doute pour but, comme le relève Pierre du Colombier² de chercher non «... pas un art, mais un métier, un métier solide et sérieux qui nourrit son homme...».

Mais le séjour de Henri Ebel à Munich, les enseignements des grands maîtres, les contacts avec des artistes en devenir, et en particulier avec son ami Stauffer-Bern, sont aussi l'occasion d'une véritable prise de conscience artistique qui ne prendra toute sa dimension que plus tard, lorsqu'il aura enfin le loisir de se consacrer à la peinture de chevalet. Car, quand il rentre de Munich, son frère Philippe décède, et Henri se voit alors dans l'obligation de pourvoir aux besoins de sa belle-sœur et de ses trois jeunes neveux. Il se retrouve donc devant un avenir tout tracé : reprendre l'entreprise familiale de décoration d'église. Pendant plus de trente ans, par tous les temps, Henri restaure des fresques anciennes dans les églises alsaciennes du Sundgau aux Vosges du Nord (Hochbourg-Wihr, Landser, cloître des dominicains à Colmar, Wihr en Plaine, Guebwiller, Obersoultzbach, Neuwiller-

lés-Saverne, Alteckendorf...) ou crée de nouvelles œuvres religieuses. Cette activité est richement documentée. C'est ainsi que l'on sait que si la qualité de ses réalisations est irréprochable, sa liberté d'interprétation lors de restaurations de fresques anciennes très abîmées fera l'objet de critiques. Cette activité professionnelle lui permettra de parfaire sa maîtrise du dessin, de la fabrication de ses peintures et particulièrement de la technique de la tempera (émulsion en maigre ou gras à base d'œufs ou de colle de peau) dont il se servira largement pour ses peintures profanes.

Peintre de la lumière

Les premières œuvres de chevalet qui nous sont parvenues, datent de la fin du siècle, vers 1890. Il s'agit surtout de superbes portraits au crayon représentant des membres de sa famille. C'est autour de 1900 qu'Henri Ebel se met à peindre sans relâche la lumière sous toutes ses formes : soleil, lune, éclair, feux, lampadaire, lampe, lanterne, bougie, feux follets, arc-en-ciel... Ses contemporains, peintres ou critiques d'art, ont essayé de le catégoriser. En vain. Tous se

sont finalement accordés pour dire que son œuvre est atypique. Robert Heitz², peintre et critique, affirme dans le livret publié en l'honneur des 80 ans de Ebel : «... Vraiment, cet homme n'est pas de notre temps. Combien, devant ses œuvres, nos théories et nos disputes paraissent ridicules ! Il ne sort d'aucune école et n'en a formé aucune. Pour lui trouver des affinités, il faut remonter jusqu'à ces maîtres allemands du XV^e et XVI^e siècles – un Aitdorfer, un Cranach – dont la peinture a la fraîcheur et l'intensité des chansons populaires ». Peut-être, de façon plus factuelle, pourrait-on le rapprocher de son contemporain allemand Hans Thoma (1839-1924), peintre naturaliste, un des pères du symbolisme allemand. Pour Henri Ebel, ce symbolisme passe par la lumière, synonyme de spiritualité et de quête de Dieu, ce que Schickele commente ainsi : « *Und der Meister Ebel, der in seiner Art ein Dichter und auch ein Philosoph ist, wird es nicht im Geringsten enttäuschen, wenn ich sage, dass die Lampe, die immer wieder entzündete und von ihm mit ihrem Licht immer bunter, immer reicher geschmückte Kerze mehr als ein malerischer Vorwurf, vielmehr ein Symbol und das heilige Gefäß sind, in dem er die Gottheit im Dunkel weiter verehrt.* »³

„Ein echter Elsässer“

Ce sont ses collègues peintres de la nouvelle génération, et notamment Gustave Stoskopf du tout jeune « Verband Strassburger Künstler » (1905), qui révèlent son talent au public au cours d'expositions organisées à Strasbourg à partir de 1905. C'est avec ce même collectif d'artistes alsaciens que Henri Ebel participera à la « Große Berliner Kunst-Ausstellung » (en 1906, 1908 et 1914) où son œuvre fut remarquée par la célèbre galerie Paul Cassirer. « *Ses toiles se trouvaient surtout dans les collections des artistes qui les admiraient* », note Me François Lotz dans son ouvrage de référence (Ed. Printek) consacré aux *Artistes peintres alsaciens de jadis et de naguère* (1880 – 1982). La Première Guerre Mondiale marque l'arrêt de sa notoriété en Allemagne. Mais dès 1920, on le retrouve avec certains autres artistes alsaciens au Salon d'Automne de Paris, le rendez-vous annuel des plus grands artistes français, dont il devient un membre du jury. À la fin de sa vie, il reçoit les palmes académiques, et à l'occasion de ses 75 et 80 ans, les artistes alsaciens organisent en son honneur de grandes festi-



La colère du peintre (1902), tempera sur carton, 94 x 74 cm, collection particulière.

tés à Fegersheim. Schickele qualifie dans *Die Grenze* le 75^e anniversaire de Ebel de «... *Etwas wie ein elsässischer Nationalkonvent* » où Henri Ebel fait figure d'Alsacien authentique : « *In Sprache und Gehaben konnte man sich schwerlich einen echteren Elsässer vorstellen. Trotzdem war er nicht im Lande geboren, sondern in der benachbarten Pfalz.* »

Adulté de son vivant, Henri Ebel tombe dans l'oubli après sa mort en 1931. Henri Beeke organise une dernière rétrospective en 1947. L'Association de Sauvegarde du Patrimoine de Fegersheim-Ohnheim aimerait faire connaître ce peintre si at-



Chandelle sur table (1906) tempera sur carton, 51 x 62 cm, collection particulière.

chant. Son projet comporte trois volets : l'organisation d'une exposition⁴, l'édition d'un livre⁵ sur la vie et la production de l'artiste et enfin un site internet présentant l'ensemble des tableaux identifiés à ce jour et qui pourra être enrichi au fil des découvertes.

À ce jour, ce sont plus de 100 peintures, une dizaine de dessins et de sculptures qui ont été identifiés auprès de collectionneurs et de particuliers prêts à collaborer avec enthousiasme à cette initiative⁶. ► **BERNARD SCHAAL**

1. René Schickele, *Die Grenze* Rowohlt Verlag GmbH, Berlin (1932)
2. Pierre du Colombier, « Henri Ebel », *La vie en Alsace* (1939) n° 2
3. Gabriel Andres « Heinrich Ebel, Maler, Dichter, Träumer und Gottsucher » *Annuaire de la Société d'Histoire des quatre cantons* (1993)
4. Du 14 janvier au 23 février 2022 à l'Etappenstall à Erstein
5. *Henri Ebel, le maître de Fegersheim*, 25 € à commander auprès de l'association : fego.patrimoine@gmail.com
6. Si vous possédez des tableaux ou des documents se rapportant à Henri Ebel, veuillez contacter notre association : fego.patrimoine@gmail.com